

Myriam Marcil-Bergeron

Université du Québec à Montréal

Le Café Campus
dans l'imaginaire montréalais.
Au croisement de la fête
et de la résistance

Les lieux nocturnes que sont les bars possèdent l'attrait du mystère : ils fascinent tout en demeurant difficiles à saisir, à expliquer. Le Café Campus s'inscrit dans le réseau des bars les plus populaires de Montréal et la multiplication de ses activités entraîne un discours publicitaire tentaculaire : soirées spéciales de la discothèque, matchs d'improvisation théâtrale et musicale, lancements d'albums, etc. Mais ce lieu ne s'inscrit pas uniquement dans le discours grâce au paradigme du divertissement. Après plus de quarante ans d'existence, le Café Campus possède une histoire chargée d'événements marquants et est devenu au fil des années une scène propice aux revendications culturelles et sociales, un espace de tolérance et d'ouverture face aux changements qui façonnent la société québécoise depuis les années 60. De plus, son statut de coopérative de travail le différencie de la majorité des bars de Montréal¹.

1. Sous le regroupement générique de « bars », le Réseau de la coopération du travail du Québec compte seulement trois établissements, soit le Café Campus, les

Cet article cherchera à montrer comment le Café Campus s'inscrit d'une façon particulière dans le paysage nocturne de Montréal grâce aux discours qui le définissent. Nous étudierons d'abord le paradigme du festif à travers quelques représentations provenant du discours publicitaire, puis celui de la défense de la culture émergente dans les discours de fondation, c'est-à-dire les représentations qui cherchent à institutionnaliser le lieu et à fixer son histoire (sites Internet de l'Université de Montréal et du Café Campus). Enfin, les discours universitaire et journalistique nous permettront de mettre en évidence les valeurs de la coopérative de travail, et plus particulièrement les droits des travailleurs. Ainsi, notre analyse montrera que le Café Campus est un lieu où s'entrecroisent des discours divergents mais néanmoins complémentaires, et que l'équilibre entre ceux-ci assure à la fois sa longévité et sa singularité.

Ouvert en 1967 à l'angle des rues Queen-Mary et Decelles, le Café Campus est d'abord un local où les étudiants de l'Université de Montréal peuvent échapper à la surveillance du personnel de l'institution, se restaurer et faire des rencontres entre leurs cours. Après quelque temps, l'endroit se transforme également en boîte à chansons le soir. Toutefois, les revenus insuffisants poussent l'Association générale des étudiants de l'Université de Montréal à vouloir fermer l'entreprise, alors que le Syndicat des travailleurs et travailleuses du Café Campus refuse quant à lui les mises à pied. C'est en 1981 que les travailleurs décident d'assurer eux-mêmes la gestion du lieu. La fin des années 80 entraîne un nouvel obstacle de taille, soit les plaintes des propriétaires des immeubles du voisinage, dont découle le déménagement sur la rue Prince-Arthur, en 1993, qui coïncide avec le changement de statut du Café Campus, lequel passe d'organisme sans but lucratif à coopérative.

Katakombes et le Déserteur. Jusqu'en avril 2011, le Café Chaos faisait lui aussi partie des bars de la coopérative de solidarité. Voir *Réseau de la coopération du travail du Québec*, « Membres du Réseau », <http://www.reseau.coop/reseau/sections/2/3.php> (8 octobre 2011).

Imaginaire du festif et précompréhension du lieu

La fête renvoie toute société à son besoin d'équilibre entre ordre et désordre. Manifestation liée aux mythes et au sacré, elle permettait dans nombre de cultures traditionnelles le rassemblement d'individus et la célébration dans le temps linéaire de certaines figures symboliques. Comme le souligne Jean-Jacques Wunenburger, la fête efface les cadres du quotidien et rend possible une forme de transcendance :

Nous nous proposons, en effet, de reconnaître dans la fête une institution originale chargée de rendre compatibles, d'ordonner et d'équilibrer les aspirations, ancrées dans la constitution sensitivo-imaginaire de l'homme [...]. La fête apparaît alors comme un phénomène-limite exceptionnel, à la fois institution sociale légitimée à l'intérieur d'un espace et d'un temps, et expérience collective de négation institutionnelle où se donnent libre cours les phantasmes individuels à la recherche de ce qui transcende l'ordre de la société immanente [...]².

L'essence de la fête, si elle ne s'exprime plus nécessairement lors de grands rassemblements comme auparavant, s'est adaptée aux transformations sociales. Jean Duvignaud, dans *Fêtes et civilisations*, affirme qu'elle est « une période particulière mais entièrement intégrée à la société, période au cours de laquelle la vie collective est la plus intense³ », et il reprend les propos de Roger Caillois en soulignant qu'elle autorise « le dérèglement d'une société qui met ses règles "entre parenthèses" et qui se joue à elle-même la comédie de son existence⁴ ».

2. Jean-Jacques Wunenburger, *La fête, le jeu et le sacré*, Paris, Delarge/Éditions universitaires, 1977, p. 11. Wunenburger ajoute que « [l]a fête archaïque était le modèle par excellence de l'insertion de l'homme traditionnel, grâce au jeu et au symbole, dans une continuité spatio-temporelle sacrée. Son scénario témoignait de son aptitude à satisfaire les exigences contradictoires d'un ordre répressif du quotidien et d'une subversion dionysiaque, inscrite dans les puissances du corps et de l'imaginaire. » (Jean-Jacques Wunenburger, « Fête », *Encyclopédie de l'Agora*, <http://agora.qc.ca/Dossiers/Fete> [21 février 2012])

3. Jean Duvignaud, *Fêtes et civilisations* suivi de *La fête aujourd'hui*, Arles, Actes Sud, 1991 [1973], p. 52.

4. *Ibid.*, p. 53. Voir également Roger Caillois, *L'homme et le sacré*, Paris, Gallimard, 1988 [1950], 250 p.

Les bars et boîtes de nuit font aujourd'hui partie de ces lieux où les individus se rencontrent en quête d'une forme de jouissance, et le Café Campus évoque dans l'imaginaire nocturne de Montréal un espace où il fait bon se rassembler, s'éclater. Avant même de pénétrer à l'intérieur, la plupart des gens peuvent s'imaginer l'ambiance qui y règne grâce à l'imaginaire de la vie urbaine nocturne diffusé par la culture populaire et les médias. L'imaginaire festif, composé de signes renvoyant à la danse, à l'alcool et au plaisir, fonctionne sur le principe du stéréotype tel que défini par Ruth Amossy⁵ et permet ainsi une précompréhension du Café Campus, c'est-à-dire l'appréhension du lieu en en connaissant au moins partiellement les pratiques et les normes.

Qu'il s'agisse de la boule disco ou de la puissance des extrêmes-graves, ces « effets spéciaux », qui font partie du « modèle collectif figé » des bars, dévoilent aussi les structures créant un potentiel de célébration. Ils hachurent le réel et en rendent la captation fragmentée et, par leur combinaison, ils contribuent à l'émergence d'un environnement euphorique et électrisant grâce aux jeux de lumière et au volume de la musique. Ce sont ces éléments, reproduits dans la publicité, auxquels le lecteur, le citoyen ou encore le passant sera attentif, puisqu'ils évoquent un univers singulier et qu'ils invitent à « une lecture programmée du réel⁶ ». Nous en proposerons quelques exemples plus loin.

La participation collective d'acteurs humains, travailleurs et clients, assure l'émergence du festif. Comme l'exprime Anne-Marie Green dans *La fête comme jouissance esthétique*, la fête devient possible dans un espace-temps en rupture avec le quotidien et en entraînant la participation d'un groupe relativement homogène qui possède à

5. « [L]e stéréotype n'existe pas en soi. Il n'apparaît qu'à l'observateur critique ou à l'usager qui reconnaît spontanément les modèles de sa collectivité. Il émerge lorsque, sélectionnant les attributs dits caractéristiques d'un groupe ou d'une situation, nous reconstituons un schéma familier. Plutôt que de stéréotype, il faudrait donc parler de stéréotypage. C'est-à-dire de l'activité qui découpe ou repère, dans le foisonnement du réel ou du texte, un modèle collectif figé. » (Ruth Amossy, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991, p. 21)

6. *Ibid.*, p. 22.

l'intérieur du même lieu le même imaginaire⁷. Elle propose d'en établir quelques caractéristiques générales :

Dans les situations de fête, il y a un dépassement de la vie quotidienne et une tentative de manipulation du quotidien afin de se trouver dans un mouvement qui n'a plus prise sur le réel mais sur le symbolique, pour le seul plaisir ou la seule jouissance⁸.

Dans *La fête aujourd'hui*, Duvignaud défend lui aussi cette idée que le festif survient grâce au rassemblement de gens partageant à la fois un espace et une temporalité en marge du quotidien, propices à l'expressivité et à l'exaltation des sens :

Ceux qui sont là, réunis, se détachent du rôle qu'ils jouent, des doctrines qu'ils défendent, des carrières qu'ils poursuivent : ils s'éloignent d'eux-mêmes. Des messages venus de tous les sens du corps et de l'esprit font éclater la carapace du moi frileusement défendu contre le frémissement des nerfs. Un magnétisme collectif entraîne les uns et les autres dans un état d'attente : le génie de la fête ne serait-il pas d'ouvrir la conscience à une jouissance [...]?⁹

Le Café Campus se présente lui-même comme un « lieu inspiré par ses usagers. Un espace "humain" de rencontre et d'éclatement¹⁰ ». Afin de définir les cadres permettant l'émergence du festif, nous nous inspirerons des travaux de Marc Brosseau, qui s'intéresse aux liens entre littérature et géographie. Il analyse, dans son essai *Des romans-géographes*, le roman *Manhattan Transfer* de John Dos Passos en comparant la ville à un texte dont le sens serait activé par la lecture. La notion de « rencontre » que Brosseau y établit permet de situer le lieu au croisement d'un cadre spatial et d'une subjectivité humaine prête à l'investir :

7. Anne-Marie Green, « La fête, un paradigme sociologique? », Anne-Marie Green [dir.], *La fête comme jouissance esthétique*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2004, p. 13-39.

8. *Ibid.*, p. 36.

9. Jean Duvignaud, *op. cit.*, p. 258.

10. Café Campus, « Mission et historique », <http://www.cafecampus.com/fr/informations-7/mission-et-historique/> (8 octobre 2011).

[C]e sont des lieux-agera qui ne prennent forme et sens que par la rencontre. C'est à ce moment que l'espace-support, le simple site géométriquement localisé, devient un lieu contextualisant. En ce sens, le lieu révèle sa « nature » textuelle : le texte, comme le lieu, n'est pas un simple support matériel qui permet la lecture, il n'est pas un simple produit [...]. Il est le théâtre d'une production¹¹.

Brosseau met en évidence que certains lieux ne se définissent pas selon leur emplacement dans la ville, mais selon ce qui les anime et leur donne une cohérence propre. Dans le cas du Café Campus, la première lecture signifiante du lieu ne provient pas de sa situation géographique, mais d'un imaginaire du festif. Rappelons que le déménagement de 1993 n'a pas menacé la survie du lieu, puisque ce dernier dépend plutôt de la fête qui s'y performe soir après soir. La relocalisation au 57 rue Prince-Arthur Est montre que le Café Campus a pu se déplacer d'un quartier de Montréal à un autre sans que l'idée de ce lieu ne se modifie pour autant dans l'imaginaire. L'expression « théâtre d'une production » de Brosseau rassemble les deux parties indissociables de cet imaginaire du festif, soit un espace dont les structures permettent la création d'une illusion en rupture avec le quotidien et la participation d'un groupe. Ainsi, la première lecture du lieu convoque l'importance à la fois des « effets spéciaux » et des gens qui fréquentent le Café Campus, qui lui donnent un sens par leur énergie et l'expression de leurs pulsions.

Les affiches produites par le Café Campus reprennent ces éléments en associant musique et plaisir, danse et sexualité, ce qui oriente et fixe les pratiques du lieu. Les slogans et descriptions des soirées de la discothèque emploient généreusement les points de suspension et d'exclamation ainsi que des images liées au corps afin de définir le Café Campus comme le lieu de tous les possibles. Bien que le style des soirées varie beaucoup, on reconduit toujours le même discours publicitaire hyperbolique et chargé de sous-entendus qui revendique comme sienne la recette de la fête.

11. Marc Brosseau, *Des romans-géographes*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 154.

La publicité présente la piste de danse du Café Campus comme le meilleur endroit où exciter ses oreilles et se déhancher aux côtés d'autres personnes toutes aussi euphoriques : « Que des grands succès palmarès, que du marquant pour les oreilles, que du bon pour assurer l'activité sur le plus beau plancher de danse de Montréal! Fou ce qu'on peut faire à deux!¹² » De plus, la danse fait appel à la dimension orgiaque de la fête et semble mener à la sexualité : « Dansez au son des années 50' 60' 70' & 80' tout en profitant des bienfaits de l'œsophage; le genre de plan qui laisse présager la suite...¹³ » L'imaginaire du festif rassemble différents éléments pour assurer l'évasion du quotidien et l'enivrement des sens, ce pourquoi les images du corps et du plaisir sexuel abondent : « X-Large parce que juste du gros! X-large parce que juste du gras! Un top 40 actuel, riche, nappé d'un *gravy* des plus abordable... Drope tes adipeuses¹⁴. » La fête telle que la présente le Café Campus semble advenir grâce à l'abondance de boissons, à ces parties du corps qui s'exhibent et se frôlent, et à la musique, forte, rythmée et omniprésente.

Par ailleurs, si la discothèque permet l'émergence du festif soir après soir, certaines occasions spéciales, comme Noël, Pâques, la Nuit blanche de Montréal, la St-Valentin, donnent lieu à une surenchère de la fête. Le Café Campus intensifie ses stratégies rhétoriques pour évoquer un espace parallèle où le plaisir est la seule valeur qui tienne. Faisant miroiter décors et costumes, il se présente comme le théâtre d'un carnaval. L'Halloween 2010 était célébré sous le thème « Peurs de pirates : Barbe Noire vs Rackham Le Rouge » et se présentait par la formule suivante : « 4 bars de cocktails spéciaux pour les plus durs pirates[,] 3 étages de repères pour planquer les richesses[,] 2 salles de navires pour vaillants matelots[,] 1 destination finale à tendance festive¹⁵. »

12. Café Campus, « Les Jeudis Hits-moi! », <http://www.cafecampus.com/fr/discotheque/les-jeudis/> (5 avril 2011).

13. Café Campus, « Les Mardis rétros », <http://www.cafecampus.com/fr/discotheque/> (5 avril 2011).

14. Café Campus, « Week-end X-Large : Édition du vendredi », <http://www.cafecampus.com/fr/discotheque/vendredis/> (5 avril 2011).

15. Café Campus, « Party d'Halloween 2010 : "Peurs de pirates" », <http://www.facebook.com/event.php?eid=151008958274768> (8 octobre 2011).

Le discours publicitaire participe ici à une théâtralisation de la fête. Le Café Campus propose un récit simple, se réappropriant des clichés de la culture de masse, dans lequel chacun des participants pourra s'immerger pour la soirée et performer un rôle différent de celui qu'il tient dans la vie ordinaire.

Lieu rassembleur et propice à la fête, la discothèque attire son public par un discours truffé d'allusions à l'alcool et autres plaisirs liés aux bars, mais qui se modifie selon le destinataire : en effet, « l'opération séduction » procède différemment lorsqu'elle s'adresse à un public masculin ou féminin. L'affiche des soirées *Juke-Box*¹⁶, ayant occupé les dimanches soirs de l'été 2010, met en évidence une représentation de la femme soumise aux désirs des autres et propose au spectateur un renversement de pouvoir en lui laissant prendre les commandes de la soirée au plan musical. Si le texte de l'affiche mentionne que « le dj est une pute¹⁷ » et qu'il accepte les « demandes spéciales¹⁸ » pour la somme de 2 \$, il faut souligner que l'image montre une femme aux yeux clos, tenant une boule disco entre ses jambes. L'image de la « femme facile » n'est pas neuve et ne renvoie pas nécessairement au type de clientèle souhaitée, mais bien à une représentation culturelle assez présente dans l'imaginaire des bars.

Le discours qui s'adresse au public féminin valorise quant à lui les privilèges, popularisés par la formule des « ladies' night » que le Café Campus reprend à sa façon dans la description des Jeudis *Hits-moi!* : « T'es une fille qui a payé la porte après 22 h? Les patrons t'offrent 1 ticket à boire, juste pour toi!¹⁹ » Si les représentations de la femme-objet semblent destinées à un public masculin au nombre indistinct, à un groupe d'amis, par exemple, le discours adressé aux filles emploie des formules plus personnelles, comme s'il s'agissait de mettre en valeur l'unicité de chacune d'elles. Ajoutons qu'en 2011, les thématiques de

16. Café Campus, « Le dj est une pute », 2010, affiche coul., 92 x 61 cm.

17. *Ibid.*

18. *Ibid.*

19. Café Campus, « Les Jeudis Hits-moi! », *op. cit.*

deux soirées spéciales s'élaboraient autour de la figure de la femme : d'une part, la fête de l'amour faisait de la femme l'objet de ses réjouissances : « toutes les raisons sont bonnes pour célébrer la "Ste-Valentine" autrement qu'avec des fleurs au chocolat! [...] C'est pas le St-Valentin [*sic*], mais bien Ste-Valentine que l'on célèbre cette année!²⁰ » Le discours publicitaire crée ainsi un événement librement adapté de la culture populaire, et, ce faisant, rassemble les gens autour d'une même fête tout en en déplaçant légèrement le motif. D'autre part, la « Nuit blanche en "La" majeur » a été l'occasion d'orchestrer l'animation musicale de la soirée autour de chanteuses reconnues à travers le temps : « À l'occasion de la Nuit blanche à Montréal, le Complexe du Café Campus rend hommage à ces femmes marquantes de l'histoire de la musique²¹. »

L'imaginaire dans lequel s'inscrit le Café Campus rassemble différents éléments : l'ivresse, la libération des tensions quotidiennes et le plaisir des rencontres. Afin qu'émerge l'ambiance festive que promet son discours publicitaire, le Café Campus se doit d'attirer le plus de gens possible. En misant sur des images figées telles que la femme soumise, en évoquant le plaisir sexuel qui peut résulter de ces soirées et en usant d'un langage jeune et familier, son discours publicitaire cherche à rejoindre un public relativement homogène, correspondant à l'idée qu'il projette de la fête.

Comme l'exprime Yi-Fu Tuan, divers facteurs influencent la définition d'un lieu : « Des lieux humains deviennent vraiment réels grâce à la dramatisation. L'identité même du lieu apparaît par la dramatisation des aspirations, besoins, et rythmes fonctionnels de la vie d'une personne ou d'un groupe²². » Un exemple provenant du discours journalistique nous permettra d'illustrer comment le Café Campus s'inscrit dans

20. Café Campus, « Ste-Valentine — "La soirée Sexy" », <http://www.facebook.com/event.php?eid=186319014721647> (8 octobre 2011).

21. Café Campus, « Nuit blanche en "La" majeur », <http://www.facebook.com/event.php?eid=198590403487596> (8 octobre 2011).

22. Yi-Fu Tuan, *Espace et lieu. La perspective de l'expérience*, traduit de l'anglais par Céline Perez, Gollion (Suisse), Infolio, coll. « Archigraphy », 2006, p. 179.

l'imaginaire notamment parce qu'il permet à ses usagers d'en faire un lieu d'exacerbation des sens, un lieu qui offre l'occasion de rompre avec la vie quotidienne. Régi par ses propres normes, le Café Campus permet d'échapper temporairement aux codes de la vie sociale. Matt Collyer, chanteur et guitariste du groupe *Planet Smashers*, raconte comment l'euphorie collective rend le festif possible :

La plus forte empreinte laissée dans ma mémoire par le Café Campus est probablement, en fait sûrement, un lendemain de veille infernal marqué par un mal de tête insupportable. Mais pour tout vous dire, je ne me souviens plus très bien de ce qui était arrivé. Par contre, je me rappelle du meilleur concert donné par les *Planet Smashers* au Campus. C'était lors du lancement de l'album *Unstoppable* avec les *Slackers* et les *Peacocks* en mai 2005. L'été cognait à nos portes, la salle était pleine et l'ambiance, survoltée²³.

L'idée du Café Campus se construit donc grâce à l'imaginaire du festif, composé de stéréotypes se rapportant à la sexualité et à l'ivresse. C'est à partir d'eux que se réalise la dramatisation qu'aborde Tuan. Acteurs, organisation et pratiques du lieu sont déterminés par ces stéréotypes. Un chapitre provenant de *Regards anthropologiques sur les bars de nuit* souligne que, si les pratiques valorisées par cet imaginaire se réduisent, pour un œil extérieur, à une manifestation désordonnée, elles n'en demeurent pas moins codifiées et établies pour qu'une certaine population puisse s'y exprimer :

[L]e milieu de la nuit se présente comme une espace/temps particulier. Le noir fait s'évanouir les formes, le cadre urbain change d'apparence. Les lumières artificielles adoucissent la réalité et les chats deviennent gris. La ville s'endort avec ses soucis et une autre vie commence : celle des individus profitant du changement de décor pour connaître de nouvelles expériences. Ce monde s'oppose à la sobriété quotidienne, les repères disparaissent et l'alcool efface ce qu'il pouvait subsister de retenu et de réfléchi. Mais malgré

23. Matt Collyer, cité par Marie-Hélène Poitras, « Moitié bière, moitié champagne », *Voir*, 8 février 2007, <http://www.voir.ca/publishing/article.aspx?zone=1§ion=6&article=45883> (5 avril 2011).

cette impression de libération face aux contraintes de tous les jours, une nouvelle norme s'impose : le monde de la nuit est un théâtre avec des acteurs, des règles de jeu et le regard perpétuel d'un public²⁴.

Le discours publicitaire accentue l'écart entre le quotidien diurne et la nuit, faisant de cette dernière le moment où tout peut arriver, et véhicule les signes permettant l'émergence de la fête. Les « effets spéciaux » de même que les acteurs humains, travailleurs et clients, participent à l'existence du Café Campus en créant les structures d'une illusion de rupture avec la vie quotidienne, par les effets de sons et de lumières, et en rassemblant une foule capable de s'abandonner à l'effervescence collective.

Un bastion de la culture émergente

Cette mise en scène de la fête, qui entretient l'impression de libération des normes sociales, permet d'appréhender le Café Campus en tant que lieu de la fête nocturne montréalaise. Or, la représentation de ce bar se complexifie lorsque nous considérons les différents moments qui ont marqué son histoire. Robert Pagé, l'un des membres fondateurs du lieu, affirmait dans le journal *Voir* à l'occasion des quarante ans du Café Campus : « Ce qui nous fait vivre, c'est la discothèque, mais ce qui nous anime, c'est le volet concert; voilà la passion première de l'équipe²⁵. » C'est le désir de diffuser la culture émergente, celle qui ne possède pas encore ses lettres de noblesse, et de donner une chance aux nouveaux talents de la scène musicale, qui se situe au cœur du mandat du Café Campus. Robert Pagé pose ainsi la dualité intrinsèque à l'identité de ce lieu : endroit où se divertissent les masses et plateforme de diffusion pour la culture.

24. Magdalena Jarvin, « La sociabilité dans les bars de nuit : un ensemble de pratiques ritualisées participant à la période de la jeunesse », Dominique Desjeux, Magdalena Jarvin et Sophie Taponier [dir.], *Regards anthropologiques sur les bars de nuit. Espaces et sociabilités*, Paris, L'Harmattan, coll. « Dossiers Sciences humaines et sociales », 1999, p. 153-154.

25. Robert Pagé, cité par Marie-Hélène Poitras, *op. cit.*

Le site Internet de l'Université de Montréal, dans la section consacrée aux moments marquants de son histoire, parle du Café Campus comme d'un succès étudiant, puisque « presque tous les grands noms de la chanson québécoise s'y sont produits : Beau Dommage, Pauline Julien, Félix Leclerc, Octobre, Diane Dufresne, Plume Latraverse, Robert Charlebois, etc.²⁶ ». Discours de fondation produit *a posteriori*, ce document permet de mesurer l'ampleur du rôle culturel joué par le Café Campus, même si, comme le rappelle Robert Pagé, l'endroit était surtout apprécié pour son ouverture et sa tolérance à l'égard des nouveaux mouvements sociaux :

Les bébittes à poil, les hippies et l'amour libre ont commencé à apparaître. Vers la fin des années 60, une transformation s'est aussi opérée à l'intérieur du Café. [...] Et c'est là qu'un modèle particulier s'est implanté : les gens pouvaient fumer du pot, il y avait une tolérance à cet égard. Ça se voulait un peu l'Amsterdam du Québec²⁷.

À la fin des années 60, les signes et frontières du festif n'étaient pas les mêmes qu'aujourd'hui; le cadre social plus strict qu'imposait l'Église se dissipait peu à peu, la culture québécoise s'ouvrait au monde et la jeunesse acquérait de nouvelles libertés. Le Café Campus s'est imposé comme un lieu se mettant au diapason des besoins de sa clientèle jeune, offrant un espace à l'intérieur duquel l'évasion du quotidien et l'émancipation étaient possibles. Pourtant, de l'extérieur, son caractère festif et inclusif s'est mis peu à peu à déranger.

Au départ, le Café Campus se voulait proche du milieu étudiant de l'Université de Montréal, mais sa réputation s'est étendue à travers l'île : « À l'époque, le Café recevait 400 000 personnes par année. Ça roulait à plein le jour et la nuit. L'atmosphère était "peace" et enfumée²⁸. » L'endroit attire de plus en plus de clients, ce qui perturbe les normes du quartier :

26. Université de Montréal, « Notre histoire. 1965-1985 : Croissance et modernisation », <http://www.umontreal.ca/udem-aujourd'hui/fr/histoire/1965-1985.html> (8 octobre 2011).

27. Robert Pagé, cité par Marie-Hélène Poitras, *op. cit.*

28. Café Campus, « Mission et historique », *op. cit.*

L'emplacement du commerce, à proximité de zones résidentielles huppées, apportera à l'équipe son lot de problèmes... Aux yeux de certains résidents et surtout des propriétaires des édifices avoisinants, le Café Campus représentait la jeunesse lascive avec sa musique qui dérange. Pour eux, la culture c'était la Place des Arts²⁹.

L'espace de diffusion et d'expression qu'offre le Café Campus entre en conflit avec son quartier, dont une partie des habitants assimile les bars et autres institutions de la scène nocturne à un danger pour la jeunesse, puisqu'ils l'incitent à la contestation de l'autorité et à la consommation de substances susceptibles d'affaiblir son jugement. Le conflit repose donc sur des visions divergentes de la culture et des endroits où elle s'exprime. Le Café Campus, en tant que diffuseur de la musique émergente, défend un espace social à l'intérieur duquel certaines normes bien-pensantes doivent tomber. Au-delà de son emplacement géographique, c'est ce qui est toléré entre ses murs qui pose problème.

Emmanuel Brandl, dans son article « Les sens de la "fête esthétique" ». Le cas des concerts de musiques dites "rock" ou "amplifiées" », met en évidence le conflit entre les représentations discursives internes et externes des lieux de culture alternative. Son analyse témoigne de l'expérience vécue du concert de musique rock, de façon à comprendre les motivations propres au déroulement de l'événement :

[L]’effervescence du concert ne relève pas d’un processus de déstructuration psychologique des individus, mais d’une manifestation collective organisée, sensée, codifiée, réglée, et cohérente, qui s’effectue toutefois selon des catégories qui échappent aux normes de la bienséance sociale et aux règles politiques³⁰.

Puisqu’il met en scène le festif et incarne un « espace de re-création de repères sociaux qui échappe à la normalité culturelle et à la codification institutionnelle³¹ », le Café Campus ne peut être compris ni toléré par

29. *Ibid.*

30. Emmanuel Brandl, « Les sens de la "fête esthétique". Le cas des concerts de musiques dites "rock" ou "amplifiées" », Anne-Marie Green [dir.], *op. cit.*, p. 254.

31. *Ibid.*, p. 253.

ceux qui n'en perçoivent que le bruit. La compréhension du lieu dépend de l'expérience de ses usagers, sans quoi sa visibilité se réduit à celle d'un établissement perturbant la vie de quartier.

Or, les différentes crises marquant l'histoire du bar permettent la réaffirmation d'une volonté de résistance face à l'intolérance et montrent bien que l'identité du lieu s'est nouée autour de son mandat de diffusion de la culture québécoise émergente. Au début des années 90, les démarches entreprises afin de soustraire le Café Campus aux attaques de ses voisins débouchent sur un projet de relocalisation, d'abord sur Côte-des-Neiges, afin de demeurer à proximité du milieu étudiant d'origine, puis sur la rue Prince-Arthur. Le déplacement du lieu s'avère essentiel afin qu'il conserve sa singularité tout en s'inscrivant dans un cadre spatial dont il ne bouleversera plus les normes.

En se remémorant les différentes luttes qu'il a menées, le Café Campus réaffirme son parti pris pour la relève québécoise et sa volonté d'être un tremplin culturel. Le besoin auquel il répond n'a pas changé, c'est-à-dire celui d'un espace de diffusion pour la culture émergente et d'un lieu d'éclatement. Le déménagement sur la rue Prince-Arthur permet de renouveler la visibilité du lieu, puisque le Café Campus rejoint dorénavant plusieurs institutions étudiantes, telles que l'Université McGill, l'Université du Québec à Montréal et le Cégep du Vieux-Montréal. De plus, sa relocalisation entre les rues Saint-Denis et Saint-Laurent l'inscrit dans le réseau des salles de spectacle du Plateau Mont-Royal et du centre-ville et facilite également le mélange des francophones et des anglophones, comme le souligne Marco Calliari dans l'article « Moitié bière, moitié champagne » : « C'est une des rares places en ville où la barrière entre les deux langues tombe. Il faut dire que le Café, à mi-chemin entre Saint-Laurent et Saint-Denis, est bien situé pour ça³². »

Ainsi, la longévité du Café Campus dans le paysage culturel montréalais illustre que le mandat du lieu le définit davantage que son emplacement géographique. Bien entendu, les différentes

32. Marco Calliari, cité par Marie-Hélène Poitras, *op. cit.*

manifestations de sa lutte contre l'intolérance ont procuré une certaine visibilité au lieu, en plus de mobiliser les acteurs humains prêts à le défendre. Toutefois, à travers les discours étudiés, c'est la diffusion de la musique émergente qui représente le noyau identitaire ayant permis au Café Campus de contribuer à un réseau culturel à la fois local et ouvert à l'étranger, comme le souligne un travailleur de longue date, Michel Sabourin :

Un souvenir? Comment choisir l'un plus que l'autre parmi les mille qui me viennent en mémoire? [...] C'est la performance de Pierre Flynn avec Octobre au début des années 70, et la découverte qu'il se fait du bon rock progressif au Québec [...]. C'est le concert de Lenny White avec mon idole Terry Bozzio à la batterie que je peux admirer des coulisses, pratiquement la tête dans les cymbales...³³

Les infrastructures du lieu ont permis à des artistes d'ici et d'ailleurs de se produire sur scène. Ces « découvertes » dont parle Michel Sabourin ont bénéficié d'une certaine visibilité, parce que ce bar se voulait à la mesure des transformations sociales et culturelles qui soufflaient sur la scène musicale montréalaise et que, conscient d'un équilibre à préserver, il est parvenu à allier rentabilité et culture émergente.

L'histoire de ce bar qui se veut « ami de la culture³⁴ » met en évidence quelques moments au cours desquels la singularité du Café Campus s'est imposée, notamment parce que son mandat culturel l'a entraîné à se détacher du contexte économique. Comme le résume Emmanuel Brandl,

[n]ous pouvons affirmer que les concerts de musiques amplifiées sont des moments de "jouissance esthétique contemporaine" qui bénéficient de significations propres et donc d'une autonomie relative vis-à-vis des déterminations du monde social. [...] En tant qu'objectivation architecturale et organisationnelle de ces significations, il faut qu'existent des lieux (la salle et sa gestion), relativement autonomes des

33. Michel Sabourin, cité par Marie-Hélène Poitras, *op. cit.*

34. Marie-Hélène Poitras, *op. cit.*

contraintes politiques et économiques, pour accueillir ces fêtes tout en respectant leur idiosyncrasie culturelle³⁵.

Il est loisible d'affirmer que le Café Campus a joué un rôle de premier plan dans l'émergence d'une scène musicale montréalaise à la fois locale et ouverte à la diversité. Ses quarante ans d'activités témoignent d'un équilibre maintenu entre la rentabilité, assurée notamment par la discothèque, et un mandat de visibilité pour la culture émergente. Même s'il a inscrit le Café Campus dans un quartier dont la multitude d'activités nocturnes est bien établie, le déménagement sur la rue Prince-Arthur a permis au lieu de poursuivre son mandat. Mais, plus encore, il a contribué à le singulariser parmi les autres institutions festives, grâce aux valeurs de la coopérative de travail que défend le Café Campus.

La singularité par les valeurs de la coopérative de travail

Le site Web de l'Université de Montréal mentionne seulement que le Café Campus a été « racheté par des employés en 1981³⁶ » et qu'il a déménagé « en 1993 à la suite de plaintes des résidents du quartier³⁷ ». Toutefois, la section « Mission et historique » du site Internet du Café Campus traite quant à elle des événements de 1981 de long en large et, du même coup, formule une critique du capitalisme sauvage et de l'injustice. Le combat des travailleurs du Café Campus, mené au courant des années 80 et 90, vise à protéger leurs acquis, leur convention collective, mais aussi à sauvegarder ce lieu de rencontres humaines et d'échanges culturels. Leur lutte s'attaque à l'appât du gain tout en revendiquant la force des organisations sociales fondées sur « l'implication et la gestion participative³⁸ ». Le Café Campus inscrit dans la culture montréalaise un pouvoir qui lui provient de l'ensemble

35. Emmanuel Brandl, *op. cit.*, p. 278-280.

36. Université de Montréal, *op. cit.*

37. *Ibid.*

38. Café Campus, « Mission et historique », *op. cit.*

de ses travailleurs, et l'année 1981 évoque une crise que le discours de fondation, sur le site Internet officiel du bar, ne passe pas sous silence. Alors que l'Association générale des étudiants de l'Université de Montréal avait obtenu le mandat de vendre le café à ses travailleurs pour la somme symbolique d'un dollar, les « étudiants négociateurs » tentent de briser le syndicat pour vendre l'établissement, à profit, à une entreprise privée :

Pierre Foglia, à *La Presse*, est contacté. Il publie coup sur coup deux articles dévastateurs sur les bavures des étudiants négociateurs. Devant l'arrivisme et le manquement à la démocratie de ces étudiants négociateurs, les lecteurs et surtout l'administration de l'Université en ont mal au ventre!³⁹

Ce discours cherche à la fois à rallier le public et à légitimer les démarches ayant mené le Café Campus à appartenir officiellement à ses travailleurs le 17 mars 1981. Il met aussi en évidence que cette institution montréalaise se définit par la résistance aux différentes menaces qui surgissent depuis son ouverture.

Le mémoire en intervention sociale de Nancy Lemay, « Les facteurs d'émergence de deux coopératives de travail en milieu urbain : le Café Chaos et le Café Campus », permet d'établir les principaux motifs qui conditionnent l'évolution des coopératives créées en ville. D'abord, les facteurs internes concernent les aptitudes et attitudes des membres fondateurs ainsi que l'engagement et la participation du groupe à une expérience démocratique⁴⁰. Comme le précise le discours de fondation de l'entreprise, le Café Campus a été influencé par le mouvement syndicaliste des années 70⁴¹ et les principes défendus sont encore actuels :

39. *Ibid.*

40. Nancy Lemay, « Les facteurs d'émergence de deux coopératives de travail en milieu urbain : le Café Chaos et le Café Campus », mémoire de maîtrise en intervention sociale, Université du Québec à Montréal, 2003, f. 61-62.

41. « Dès le début des années 70, les employés se syndiquent. Tout d'abord au sein de la F.T.Q. et ensuite à la CSN. » (Café Campus, « Mission et historique », *op. cit.*)

Une entreprise sans boss ni directeur général qui responsabilise ses travailleurs et ses travailleuses pour réussir son développement. Une mise à contribution individuelle et collective de l'ingéniosité, de la complémentarité, de la compétence, de la tolérance et de la solidarité à travers un pouvoir décisionnel réel et démocratique. Une façon audacieuse de travailler, de décider, de s'amuser et d'assumer ensemble! Une mainmise directe sur sa force de travail!⁴²

Par ailleurs, les facteurs externes identifiés par Nancy Lemay démontrent l'importance des liens de solidarité développés avec le milieu, puisqu'elle explique pourquoi la relocalisation du Café Campus sur Prince-Arthur a été bénéfique : « [L]a coopérative peut aujourd'hui profiter d'un quartier à vocation plus commerciale, et rejoindre plusieurs milieux étudiants⁴³. » Le lieu a cessé de déranger la vie résidentielle et ne détonne plus dans le décor; il s'inscrit dans un espace propice au divertissement et qui correspond davantage à son mandat de diffusion de la culture émergente.

Nous avons établi que les bars incarnent un espace de rupture avec le quotidien et que leur structure rend possible l'émergence du festif, qui se déploie à l'intérieur de cadres précis. Ceci sous-entend qu'une fois le lieu quitté, le quotidien reprend son cours. Or, la sensibilisation aux valeurs de la coopérative de travail représente un aspect important des discours produits par et sur le Café Campus. En effet, c'est parce que le discours de fondation réactualise sans cesse les valeurs de coopérative que le Café Campus survit au passage du temps et des modes. Il symbolise un lieu où se jouent et se dénouent les intrigues sociales, il développe une histoire avec ses personnages et ses tensions dramatiques. Riche en rebondissements et attribuant courage et détermination à cette institution, ce discours de fondation traduit un engagement et un désir de mémoire :

Une fois de plus, les travailleurs et travailleuses du Café Campus se retrouvaient en situation limite. [...] Affectés par les bouleversements du déménagement, très ébranlés

42. *Ibid.*

43. Nancy Lemay, *op. cit.*, f. 63.

financièrement mais animés par un profond sentiment de survie, les mutants se lancent « poings levés » à la conquête des nouveaux lieux⁴⁴.

L'aspect politique du discours du Café Campus fait du lieu un espace de combat qui se définit selon les luttes qui l'ont menacé. Sa longévité dépend à la fois de la rigidité des valeurs défendues depuis l'ouverture, telles que le respect et la solidarité, mais aussi de la flexibilité des structures et de la capacité d'adaptation des travailleurs. Principaux personnages de l'histoire, représentés comme résistants face à l'adversité, ceux-ci ont transposé l'esprit de l'ancien Café Campus au nouvel emplacement de la rue Prince-Arthur. Nancy Lemay, dans son mémoire de maîtrise, ainsi que le Café Campus, sur son site Internet, insistent sur le fait que la survie d'une coopérative de travail passe par une relation de complicité entre les travailleurs et la clientèle⁴⁵. Ce facteur rappelle que le Café Campus, s'il puise sa singularité dans l'équilibre entre son mandat de diffuseur de la culture émergente et sa popularité en tant que discothèque, dépend de la fidélité mais aussi du renouvellement de sa clientèle. Le discours de fondation contribue à faire du Café Campus un lieu humain par sa mise à l'avant-scène des travailleurs, premiers concernés par le succès et la longévité de l'endroit.

Le discours universitaire de Nancy Lemay et celui de fondation du Café Campus proposent une idée similaire du lieu, bien que ce dernier y superpose une charge émotive frappante. En effet, la section « Mission et historique » du site Internet officiel revêt des allures de manifeste, en ce qu'elle insiste sur les positions fondamentales qui sous-tendent l'engagement du lieu envers la communauté montréalaise et traduit une conception précise du travail. La longévité du Café Campus s'explique par les valeurs défendues par ses travailleurs, qui bénéficient d'une réception positive par d'autres agents de la scène culturelle. Comme le souligne le chanteur Xavier Caféïne, l'attitude des travailleurs contribue à faire du Café Campus une plate-forme musicale unique :

44. Café Campus, « Mission et historique », *op. cit.*

45. Voir Nancy Lemay, *op. cit.*, f. 65-68.

Encore aujourd'hui, c'est quelque chose de jouer au Café Campus. [...] [C]'est le seul endroit où j'ai une vraie relation avec le proprio et les *bookers* [...]. C'est pas comme dealer avec une équipe de prod anonyme⁴⁶.

Le quarantième anniversaire du Café Campus a été l'occasion d'une reconnaissance des valeurs que défend ce lieu, et l'année 2007 symbolise en quelque sorte l'accomplissement des différentes luttes qui l'ont façonné. De plus, le Café véhicule une vision d'avenir, d'abord en mettant sur pied les structures nécessaires à la relève, en lui fournissant une bonne visibilité, puis en s'inscrivant dans un discours de croissance :

À l'interne, la gestion se concentre à dorer ses différents produits (soirées de discothèque et spectacles), sur un meilleur fonctionnement pour les opérations, sur de meilleures conditions financières pour les travailleurs, sur de meilleures relations publiques et à la recherche de nouveaux projets et de collaborations pour stimuler les troupes et ne pas tomber dans le piège du confort⁴⁷.

Enfin, même si le festif constitue l'imaginaire auquel la plupart des gens le rattachent spontanément, même si le Café Campus figure parmi les meilleurs bars selon *Voir Montréal*⁴⁸, que ses soirées Rétro sont vantées sur *Wikitravel*⁴⁹ ou qu'il est présenté comme « un bar incontournable pour tous les étudiants de Montréal⁵⁰ » par *Montréal.tv*, une lecture attentive du lieu ne peut nier la charge politique des discours de différentes natures qui s'y superposent et défendent une culture émergente et des valeurs d'équité. Le jeudi 17 mars 2011, par

46. Xavier Caféïne, cité par Marie-Hélène Poitras, *op. cit.*

47. Café Campus, « Mission et historique », *op. cit.*

48. « En plein sur la rue principale, le Café Campus est l'un des cafés les plus prisés du quartier. [...] [Il] attire une dynamique foule d'étudiants provenant des différentes universités de la ville. » (s.a., « Les meilleurs bars à Montréal », *Voir Montréal*, http://www.voirmontreal.com/montreal_lounge.html [6 avril 2011])

49. « Le mardi soir, allez au Café Campus! Soirée rétro dans une ambiance survoltée très étudiante et internationale. » (s.a., « Montréal », *Wikitravel*, <http://wikitravel.org/fr/Montr%C3%A9al> [6 avril 2011])

50. s.a., « Café Campus », *Nightlife. Montréal.tv*, <http://www.montreal.tv/portail/blog/tag/nightlife-2/> (6 avril 2011).

exemple, le Café Campus, qui soulignait ses trente ans d'autogestion, a produit des affiches pour l'occasion et a écrit sur sa page Facebook :

17 mars 1981-2011 : 30 ans d'indépendance! 30 ans d'autogestion! Les travailleurs du Café Campus vous disent merci pour 30 ans de fêtes autogérées! Bonne fête, bonne journée! Bonne soirée! Et que ça continue! Longtemps!⁵¹

Un tel discours valorise la complicité qui s'établit entre travailleurs et clients. En plus de commémorer un événement marquant de l'histoire du Café Campus, il englobe les différents acteurs humains qui contribuent à l'émergence du festif mais aussi à la longévité du lieu. L'unicité de ce bar dans l'imaginaire montréalais provient donc de ce sentiment que le lieu existe par et pour ses usagers.

Le Café Campus possède ainsi une place particulière au sein de l'imaginaire nocturne montréalais. La discothèque permet sans doute de répondre à certaines exigences du marché, mais la visibilité que le lieu en retire profite à la diffusion de la culture musicale émergente. Lieu à l'écoute des transformations sociales et prompt à résister à l'intolérance, le Café Campus se définit avant tout par les rencontres humaines, dont jaillissent la solidarité et la coopération. L'analyse du Café Campus à travers ses représentations discursives montre que l'idée du lieu s'articule pleinement au croisement des différents discours qui le constituent. Si l'imaginaire du festif permet un premier contact avec le lieu, les valeurs politiques de la coopérative, qui sont mises en récit à travers les moments charnières de son histoire, tiennent une place considérable dans le discours publicitaire lui-même.

Les représentations du Café Campus témoignent des effets de pouvoir en jeu dans la culture montréalaise, c'est-à-dire que par un discours publicitaire jouant sur certaines images figées, notamment celle de la « femme facile », il rejoint une communauté urbaine en quête de divertissement qu'il peut ensuite sensibiliser à son mandat de diffusion

51. Café Campus, « Café Campus », <http://www.facebook.com/pages/Caf%C3%A9-Campus/117425438279503?sk=wall> (5 avril 2011).

de la culture émergente et à sa conception du travail. Le sentiment du festif n'est pas l'unique composante du lieu; si les acteurs humains, tant travailleurs que clients, peuvent expérimenter l'esprit du lieu, c'est parce qu'un noyau identitaire et des valeurs de coopérative le soutendent. Alors qu'il se présente de plus en plus en tant que Complexe du Café Campus, ce lieu culturel témoigne de l'importance de se raconter, de renouveler constamment sa propre mise en scène afin d'assurer sa longévité dans le paysage nocturne montréalais.

